



**ASTRO GHOST**

**#3**

**LE MOINEAU DE BELLECOUR**

**ASTRO  
GHOST**



*Collection le Moineau de Bellecour*

Un roman de Jean Ducreux

Échantillon avant parution — Chapitre 1

[VERSION FINALE — 14JUL22]



## Préambule

« Le fantôme de l’Astroballe existe », aurait affirmé sur les réseaux sociaux, il y a un siècle et une décennie, monsieur Gaston Leroux, que nous remercions pour son inspiration distante.

Les personnages et les situations de ce roman policier étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ne saurait être que fortuite. Enfin, pas tout à fait... Au détour de l’un ou l’autre couloir de l’Astroballe de la ville de Villeurbanne, on va rencontrer des gens certes connus du grand public, mais dont le nom a été savamment maquillé de manière à rendre toute reconnaissance formelle impossible.

Cependant, comme le présent ouvrage n’a rien d’un roman à clef, nous décourageons toute tentative téméraire dans ce sens, comme nous en déclinons par avance toute responsabilité pour quoi que ce soit. Cela va sans dire, mais mieux en le disant. Et merci à vous tous du fond du cœur pour votre inattention.



L'auteur remercie très  
chaleureusement le club  
LDLC ASVEL Lyon Villeurbanne  
(Historiquement : Association Sportive  
Villeurbanne Éveil Lyonnais),  
Alain Cloux, Alexia Leduc  
et Corinne Ducarre pour  
leurs bonnes grâces  
et leur patience.

Merci également  
À Luc Paganon (*Le Progrès*)  
pour l'étincelle initiale de  
ce roman et ses bons offices.

Merci à Alan,  
Catherine, Christine,  
Françoise, Gilles, Henri,  
Jacqueline & Numa,  
Pour les conseils et  
Corrections.

Ce roman est dédié  
à toutes les victimes  
de discrimination(s).







# Qui suis-je ?

Je me nomme Nacho Obispo, je suis enquêteur privé. Mon bureau se situe au 24 de la place Bellecour. C'est un local à usage d'habitation au cœur de la Presqu'île. Lyon, ma ville, ma Presqu'île. Je le partage avec un pilote de ligne et un prof de guitare.

Je suis d'origine espagnole, on me surnomme le Moineau à cause de mon vrai nom long, Ignacio Obispo Fidalgo y Gorrión, ce qui signifie, si l'on devait le traduire littéralement, dans l'ordre : Évêque Noble-Moineau. Mais on n'est pas obligé.

Je suis né en France, cependant l'espagnol est pour moi un mode de vie, d'autant que mon grand-père paternel, le très républicain Beneharo Obispo, hélas défunt, me sert de guide spirituel — beaucoup plus que mon confesseur l'abbé Robinet, qui se fait fréquemment du souci pour le salut de mon âme.

Je vis dans le quartier d'Ainay avec mon épouse, mon amour de jeunesse, la très catholique et très pieuse Marie-Caroline Bussy de Charrette, surnommée MaCa, et nos six enfants, Ariste, Bathilde, Cédriane, Donatienne, Enguerrand, Tancrede — plus notre chihuahua, El Gato, qui est le chouchou de toute la famille.

Je suis spécialisé dans l'adultère, ceux des autres, pas les miens, ou bien dans la recherche de personnes pour les notaires ou les banques.

Par un hasard inconséquent, dépourvu de malice, je me suis trouvé embarqué dans une histoire de meurtres il y a peu<sup>1</sup> et à cette occasion j'ai fait la connaissance du commissaire Dinandier, de la DRPJ Berliet. Ma carrière s'est envolée. J'ai même déjoué un complot visant à plumer la Lyonnaise de Jeu du fruit de ses nombreuses valeurs<sup>2</sup>.

Dinandier m'a à la bonne, tout comme son adjoint Mohammadou Ndiambour. Ils m'envoient des clients et je leur fais confiance, jusqu'à un certain point. Car un moineau ne dit jamais tous ses secrets aux corbeaux. Jamais. C'est une question de bon sens et de survie.

## I.

J'étais là le soir du premier incident, j'en ai été le témoin direct. Je n'étais pas seul, nous étions près de six mille spectateurs, l'Organisation Sportive de Villeurbanne Est Lyonnais jouait à guichets fermés. L'ambiance était électrique, les gens voulaient du pain et des jeux.

Le forfait a été commis à la peinture thermochrome invisible à l'œil nu, bien avant que la grande salle de sport de l'Astroballe ne se remplisse. Quand les supporters du plus grand club de basket-ball français ont commencé à applaudir et à chanter, sous les roulements de tambour du kop des Green Gones, la chaleur humaine a fait grimper la température en flèche et les graffitis sont apparus, avec leur message plein de mystère : une énigme étalée sur le parquet. Les gens se contorsionnaient, ils tournaient la tête dans tous les sens pour lire, y compris les indispensables officiels de la table de marque, qui se tenaient debout, exceptionnellement. Personne ne comprenait ce que ces lettres-là signifiaient.

Les joueurs des deux formations, qui s'échauffaient la minute d'avant, n'osaient plus fouler le parquet. Les gens envisagent toujours le pire. Ce soir-là, l'OSVEL recevait le Maccabi Tel-Aviv en Euroleague et tout le monde s'est demandé s'il s'agissait d'un acte antisémite ou d'un attentat terroriste. Après tout, la belle salle de l'Astroballe est perchée en bordure de périphérie, entre Lyon et les banlieues est. Villeurbanne est voisine de Vaulx-en-Velin, où trafics, fusillades et règlements de compte sont légion. De plus, le mur d'enceinte du collègue Beth Menahem voisin avait subi des dégradations la semaine précédente.

On entendait des ballons indécis rebondir au sol, au-dessus de murmures de stupéfaction de la foule, des sifflets ont fusé. Collectivement, ça grommelait, ça pestait et ça maugréait fort, contre le ciel, contre le perpéteur et contre l'organisation, mais personne n'avait vraiment peur. Le seul à paniquer, le commentateur local — Maxence, celui qui porte des chaussures lumineuses — a saisi le micro, pour chevroter dans son sabir franco-américain habituel :

— Mes... Mesdames et Messieurs, *quiet!* Nous vous demandons le plus grand calme, s'il vous plaît. Arrêtez votre *applause*. Nous analysons la

situation. Je peux vous dire d'ores et déjà que le début du *game* aura au moins quinze minutes de retard. *Sorry*, vraiment, Mesdames et Messieurs ! Tout le monde est *soooooo sorry* !

Ils ont lancé le *Thriller* de Michael Jackson sur les haut-parleurs, sans doute pour couvrir la réprobation criante qui se manifestait dans les tribunes, alimentant mille et une conversations. Tout le monde craignait que le match ne soit annulé, comme c'était arrivé à l'OL contre l'OM il n'y avait pas si longtemps. Mais bon, il fallait sans doute effacer ces graffitis et nettoyer le parquet avant de jouer, non ? Le trio arbitral paraissait indécis.

Moi, je n'ai pas bougé, j'ai donné un coup de coude à Domenico Rosso à ma droite — le commandant de bord qui me sous-loue son appartement au 24 place Bellecour pour abriter mon maigre bureau, un ami de trente ans — et à Ricky Mulligan à ma gauche — le pote américain avec qui je suis abonné au club depuis plus d'une décennie. On s'est regardés en hochant la tête et on n'a rien trouvé à dire. Sérieux ? Pas sérieux ? C'était du jamais vu, ce truc.

«Le sport est l'opium du peuple, Nacho, c'est la meilleure arme des politiques. Et il conduit à tous les débordements et tous les excès.» avait coutume d'annoncer mon aïeul canarien, citant je ne sais quel marxiste en vogue à son époque. Oui, mais dans quel but, pour ce qui était des lignes tracées à l'encre sympathique sur le parquet de l'Astroballe ?

J'ai vu les huiles du club, avec, à leur tête, Antwan Parcœur — l'ex-star de la NBA —, dialoguer avec le président délégué Caetano Meunier, puis entrer en conciliabule avec l'entraîneur Jean-Thierry Parcœur — le frère du président — et son adjoint Franck Faitout, ça ne sentait pas bon. Michele Veronese, le directeur sportif, s'est ajouté au débat.

Le coach grec du club israélien les a rejoints avec tous ses assistants, ça commençait à parlementer ferme, avec des mots, mais aussi avec les mains et avec des mouvements de tête. Les athlètes hébreux se déplacent le plus souvent sous escorte, alors des hommes genre culturistes en lunettes noires et costard balayaient les gradins du regard, une main prête à dégainer. Deux d'entre eux ont prestement escorté leur président — Shimon Mizrahi, sa sempiternelle écharpe jaune autour du cou, confortablement installé dans les

fauteuils rouges du *courtside* l'instant d'avant – en direction des coulisses du panneau nord.

Dans sa loge, Antwan Parcœur parlait au téléphone avec on ne sait qui. Kingo, la mascotte peluchée de l'OSVEL, se grattait la tête. C'était la confusion la plus totale.

Dix ou quinze minutes après, des forces de police ont fait irruption derrière chaque panneau, au nord et au sud. Le speaker a quasiment murmuré, de sa voix un peu exaspérante — mais ce soir blanche et quasi fantomatique :

- Mesdames et Messieurs, je suis au regret de vous informer que le *game* qui devait opposer ce soir l'OSVEL Lyon-Villeurbanne et le Maccabi Tel-Aviv n'aura finalement pas lieu. *No go!* La sécurité vous demande d'évacuer les gradins. Calmement. *And quietly!* Dans l'ordre, s'il vous plaît.

Je n'étais pas déphasé, j'allais rentrer plus tôt. C'était dommage, parce que j'aime le basket plus que tout autre sport et que l'OSVEL est mon club de cœur, mais je me réjouissais aussi bien de rejoindre ma petite famille, ma chère et tendre, nos sept têtes blondes et brunes — à part les deux derniers, Tancrede et notre chien-chat El Gato, qui ont le poil roux.

Je suis resté assis en tribune supérieure ouest, observant les gradins se vider et les joueurs repartir vers les vestiaires à la queue leu leu. Tous me paraissaient tellement plus grands que moi, à commencer par le jeune Vick Mumbojumbo évidemment, du haut de ses dix-sept ans et de ses deux mètres vingt. Et même Matty Dazzle, le meneur de jeu minuscule — mais un géant par le talent.

Le basket est un sport racé, c'est un sport d'élan qui vous tire vers le haut, un beau sport où les choses avancent à mach 1 ou 2, on court, on passe, on tire, on marque, on ne s'ennuie jamais, surtout en fin de match, dans le *money time*, quand chaque seconde compte plus qu'ailleurs dans la vraie vie.

Depuis quelques semaines, j'ai remarqué la présence en tribune officielle, aux côtés du président Parcœur, de Michel-Jean Lasso, le patron du club de foot. Je commisère, il doit s'ennuyer ferme dans sa partie à lui et il est venu chercher l'inspiration chez nous. Ici c'est autre chose, c'est vivant, c'est intelligent et les joueurs ne se couchent pas systématiquement sur la pelouse

pour un oui ou pour un non en se tenant la jambe et en grimaçant de douleur. Je pense qu'on va voir monsieur Lasso beaucoup plus souvent, puisqu'il a été suspendu pour cinq matches avec son équipe, une histoire de spectateurs gougnafiers. A côté de lui se tenait un lusophone à la paupière tombante — Antônio Pernãoboca Junhor, lunettes sur le nez, mon idole pour les coups francs douze ans auparavant — qui semblait très affecté par la crise en cours sous ses yeux. Ou bien par les hooligans du *foutchebol*, comment savoir ? A moins que ce ne soit en raison de la très lourde décision de la commission de discipline de la FFF à l'encontre d'un président auquel il est très attaché ?

Les rangées se sont vidées progressivement, avec discipline. Ricky, Domenico et moi restions au centre des gradins, moi les écoutant, les sens en alerte, pendant que l'un et l'autre avançaient des hypothèses les plus diverses et les plus farfelues. Je réfléchissais à ce qui était inscrit en lettres de sang sur le parquet de l'Astroballe, du nord au sud :

A V E J

I S T I

L O 2 C

U E R L

E C E B

J'ai retranscrit fidèlement cette grille dans mon carnet noir, avec le chiffre et tout. A ce moment-là, un CRS en uniforme s'est approché de moi et a déclamé très solennellement, avec un accent du sud-ouest :

- Monsieur Moineau ? Veuillez me suivre, s'il vous plaît.

C'était la consternation, Ricky et Domenico ont pâli.

- *What's going on? Are you being arrested?* m'a demandé Mulligan. *But why?*
- Mais non, Ricky, ils ne m'arrêtent pas.
- Surtout ne parle qu'en présence de ton avocat ! m'a conseillé Domenico Rosso sur un ton paniqué.

Domenico parle d'expérience : il avait été appréhendé six mois plus tôt aux commandes d'un bimoteur dans les Mascareignes, entre Maurice et la Réunion. Il s'était fait berner, il croyait transporter une cargaison de farine.

Evidemment, dans mon cas, personne ne me soupçonnait de quoi que ce soit, et certainement pas d'être le tagueur fou qui avait maculé le parquet de l'OSVEL, pour saboter le match en cours. En revanche, je savais déjà qui me réclamait ce soir-là, j'avais été mis sur la voie. Car, dans la vie, une seule personne à Lyon m'appelle « Moineau », sans l'article défini.

Le CRS m'a conduit dans la loge présidentielle — un salon avec des baies vitrées qui donnaient sur le terrain —, où lanternaient une vingtaine d'huiles lyonnaises en costume-cravate. Tout le monde semblait consterné.

Lucas Caganet m'a aussitôt alpagué, comme je m'y attendais. Caganet est l'un de mes auxiliaires, il m'a bien dépanné sur certaines enquêtes, quelquefois au péril de sa vie et je lui en serai éternellement reconnaissant<sup>3</sup>. Depuis, nous nous fréquentons un peu plus. Ce soir-là, il portait beau et semblait très à l'aise au milieu des coupes de champagne, des canapés et des petits fours réservés aux VIPs. J'ai agi avec le plus grand naturel, pour me mettre à son diapason.

— Ah, Moineau ! Tu sais pourquoi t'es là, oui ? Je vais te présenter quelqu'un.

Et là-dessus, il m'a entraîné pour me planter face à mon idole (avec feu Alain Gilles, toute ma jeunesse, qu'il repose en paix) en chair et en os : Antwan Parcœur ! J'ai fait semblant de ne pas être impressionné, mais mon cœur battait. Oui, c'est ça, avec Antwan, c'est véritablement une affaire de cœur, il porte bien son nom, celui-là. C'est un homme très attachant, un homme de passion, son visage bien rond ne dit pas autre chose, son sourire est une épiphanie pour le profane.

— Bonjour. Nacho Obispo, c'est bien ça ? a commencé le président.  
J'ai acquiescé muettement. On s'est serré fort la main.

— Nacho, on va se tutoyer, si tu veux bien. Tu es ami avec Lucas, alors tu es aussi mon ami. Ça te va ?

— Ah, oui. Comme vous voulez, ai-je fait en tremblant.

Du coin de l'œil j'ai vu que Caganet se rengorgeait, il avait marqué un point. Il était le pote d'Antwan Parcoeur et il me l'avait caché ! Quelle andouille ! Je l'avais aperçu quelquefois en tribune de presse — car Lucas travaillait souvent à la pige pour *Le Progrès* — mais c'était bien tout.

Antwan Parcoeur s'est attablé à un mange-debout avec son conseiller Nouraddine Algharbi et j'en ai fait de même, on a commencé à parler tous les trois. J'admirais la vue qu'on avait depuis ce nid d'aigle, c'était le moment où jamais, un passereau comme moi évoluait ce soir-là à haute altitude, dans la cour des grands, pour ainsi dire. Il ne restait plus que deux centaines de personnes, égaillées çà et là au-dessus de la ligne du parquet, lesquelles remuaient mollement.

Alors, j'ai enfin remarqué les deux caméras de télévision fixes sur leurs socles, à la limite des tribunes inférieures et supérieures, côté est. Les deux techniciens qui les contrôlaient avaient continué à filmer tout ce qui s'était passé et le vrai-faux match se poursuivait pour des millions de téléspectateurs d'OL TV, *L'Equipe* et [www.euroleague.net](http://www.euroleague.net) installés devant leur écran, quelle qu'en soit sa taille. En limite de terrain, quelques mètres plus bas, les colossaux Steve Brown et Freddy White causaient dans le poste, commentant le vide, une caméra mobile sous le nez. Enrique Garcillas en faisait de même pour #OLPLAY.

Soudain, les quelques badauds amusés assistant à la scène depuis leurs places numérotées ont sursauté. Steve Brown désignait l'écran géant de quatre mètres sur trois, derrière le panneau sud. Puis le nord, le cameraman suivait son doigt.

Brusquement, les haut-parleurs se sont mis à dégueuler la musique de *Devil's Paradise*, la première chanson de l'album *Stairway to Hell*, par Ugly Kid Joe. C'était du hard rock grinçant, du *heavy metal* disharmonieux et trop fort, on avait envie de se boucher les oreilles.

Avec les premiers riffs, un message sinistre s'est affiché en boucle sur les deux LCD en même temps, comme sur un téléprompteur, une succession de lignes en lettres majuscules clignotantes peintes de couleurs criardes :

TREMBLE

ZOSVEL

LHEURE

DUREPEN

TIRVABA

IGNER🐈

Les caméras de télévision étaient suspendues au déroulement des rangées de lettres l'une après l'autre, comme moi, comme les millions de téléspectateurs, comme tout le monde. Le texte de ce second message était beaucoup plus clair : « Tremblez, OSVEL. L'heure du repentir va baigner. » Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ?

L'émoji de la dernière ligne ressemblait à un diabolotin ou à un chat noir, synonyme de malchance. J'ai entendu des ricanements derrière moi. Evidemment, tout comme pour les graffitis du parquet, aucune menace verbale n'était réellement prise au sérieux. Cela ressemblait plus à une blague de potache qu'à autre chose.

— Allez me débrancher ces deux écrans, a exigé sans hâte et sans acrimonie le président Parcœur.

Autour de lui deux personnes se sont agitées en quittant précipitamment la pièce, elles ont donné des ordres brefs dans leur talkie-walkie. Derrière eux, Caetano Meunier parlait avec animation dans son smartphone.

— Tu vois, Nacho, c'est aussi ça, être président d'un grand club de basket. Tu oublies que t'as été champion de France vingt fois entre 1949 et 2021, que tu viens de t'installer en Euroleague dans un fauteuil qui t'amène tout droit aux play-offs, t'arrêtes de faire le beau et tu mets les mains dans le cambouis, comme tout le monde. Tu montres l'exemple.

Je ne savais pas si je devais l'applaudir ou l'embrasser, je suis resté sur mon quant-à-moi en respectant une distance salubre.

— Dans le cas précis, la police est déjà parmi nous, donc ça va aider à régler la panne. Ou bien à changer les pneus, on verra. Mais... j'ai aussi besoin de toi.

— Pour couper les citrons, Président ? ai-je risqué, en regrettant aussitôt



ma saillie.

- Ha, ha ! Tu as de l'humour, c'est bien. On va se plaire, nous deux. Mais laisse le « Président » tranquille. Appelle-moi donc Twan, comme tout le monde. Ecoute, Nacho, ce qui vient de se passer ne me surprend qu'à moitié. Je t'explique... On a déjà eu des... des...

A ce moment-là, il a été interrompu par le directeur général, monsieur Pointeix.

- Excuse-moi, Nacho. Oui, Alain ?

J'ai été présenté à tous ces gens après coup, j'aurais été incapable de les reconnaître avant. Alain Pointeix a entraîné monsieur Parcœur respectueusement à l'écart en murmurant quelque chose à son oreille.

Quand j'ai vu débarquer dans le salon la silhouette massive du commissaire Dinandier, une grosse huile de la PJ de Berliet, j'ai saisi de quoi il retournait. Si la police envoyait Dinandier, c'est que l'affaire était prise très au sérieux en haut lieu. Mais pourquoi ? me suis-je demandé.

Dinandier s'est approché de moi et a dit, assez fort pour que le monde entier l'entende :

- Ah, le Moineau ? Qu'est-ce que vous fichez ici, bon sang ? Vous n'allez pas venir me trotter dans les pattes, comme votre chien-chat, n'est-ce pas ?

C'était une sacrée douche froide. J'avais beaucoup d'estime pour cet homme-là, moi. En plus, il insultait aussi mon petit compagnon à quatre pattes El Gato, le chouchou de la famille.

- Euh... Non, non, non. Je suis un simple spectateur, Commissaire, ai-je bredouillé.
- Je l'avais invité à prendre un verre, est intervenu le président Parcœur. En tant qu'abonné des plus fidèles. Commissaire Dinandier, c'est bien ça ? Vous en voulez un aussi ?
- De quoi ? a fait le grand policier.
- Du jus d'orange, de l'eau, voyons, a souri Antwan Parcœur. Ou une coupe de champagne, si ça vous fait plaisir...
- Cela me fait toujours plaisir, n'est-ce pas ? Mais jamais quand je suis en service, merci, monsieur Parcœur. Une eau gazeuse, peut-être.

Antwan Parcœur a fait un signe de la tête en direction d'une hôtesse. Le Commissaire s'est alors tourné vers moi, les sourcils froncés, un air sévère sur le visage.

— Vous pouvez disposer, Obispo. Je vous recontacterai.

Je me suis senti rapetissé et mal aimé. Jamais le commissaire Dinandier ne m'avait joué pareil tour ou traité de la sorte, j'étais cramoisi.

— Nacho, attends-moi à l'extérieur, s'il te plaît, m'a dit Antwan. J'ai un truc à te demander.

Je n'ai pas eu le temps de tourner les talons, car à ce moment précis, on a entendu un craquement sinistre venu des cintres. Les gens ont levé la tête au plafond et poussé un cri terrible, une clameur d'épouvante — comme un sauve-qui-peut général, eut dit Gaston Leroux.

Car, brusquement, le cube lumineux central suspendu au-dessus du terrain de basket — celui qui affiche le score, les noms de joueurs, leurs points et leurs fautes — s'est détaché du plafond avec grand fracas. Crack ! Plaf ! Crash ! Il est venu s'abattre dans le rond central trente mètres en dessous, dans un vacarme absolument assourdissant.

C'était horrible, le parquet n'a pas résisté, il y avait un cratère monstrueux, comme pour les météorites qui s'écrasent sur terre de temps à autre — il paraît que cela a commencé à l'époque des dinosaures et qu'ils ne s'en sont jamais remis. Il y avait des étincelles et de la fumée dans les cintres, un nuage de poussière et de gravats en dessous. Mais au moins, il n'y avait aucune victime, ni arbitres ni joueurs !

Comble de perfidie, les deux écrans géants — que personne n'avait manifestement réussi à débrancher — ont flashé un message clignotant coloré : « GAME OVER, DUDE! »

La tension était extrême, les gens qui restaient s'affolaient, se bouscullaient dans les couloirs tout autour, c'était la panique. On entendait des « Oh ! » et des « Ah ! » de stupeur et de dépit. Caganet se tenait la tête entre les mains, encore plus effondré que le machin qui venait de se casser la figure. Antwan Parcœur, frappé de stupeur, est devenu blanc comme la nappe d'un autel, il faisait des yeux encore plus ronds qu'à l'accoutumée. Puis, se reprenant, son front s'est ridé et il a froncé les sourcils.

C'en était trop. Est-ce que cette tragicomédie allait cesser ? L'alerte allait-elle être enfin levée ?

Tout le monde s'est tourné spontanément vers Dinandier, qui finissait de verser son eau gazeuse dans un grand verre.

- Président Parcœur, vos petits matches vont devoir trouver un théâtre d'opérations alternatif pour quelques semaines, a énoncé le Commissaire avec beaucoup de sang-froid et d'à-propos. Le temps de déblayer et de poser un nouveau parquet, n'est-ce pas ? En attendant, vous permettez que mes collègues techniciens de la police technique et scientifique investissent les lieux ? C'est gentil, merci.



## II.

Ainsi a commencé l'affaire du fantôme de l'Astroballe, que d'aucuns appelaient « Astro Ghost<sup>4</sup> » — notamment Lucas Caganet, qui a couvert l'événement pendant des jours pour *Le Progrès* avec son copain photographe Jawal Patapon.

## Notes

[←1]

Lire *SALSA PICANTE*, du même auteur.

[←2]

Lire *TIRAGE GAGNANT*, du même auteur.

[←3]

Lire TIRAGE GAGNANT, le Moineau de Bellecour, du même auteur.



[←4]

Prononcer « Astro-Ou Go-Ouste » rapidement.